



Ethique et tourisme en période de crise écologique

Bernard Scheou

► To cite this version:

Bernard Scheou. Ethique et tourisme en période de crise écologique. Conférence à l'Atomium de Bruxelles, Sep 2010, Bruxelles, Belgique. hal-03438136

HAL Id: hal-03438136

<https://hal.science/hal-03438136>

Submitted on 23 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ethique et tourisme en période de crise écologique

Conférence du lundi 20 septembre 2010 à l'Atomium de Bruxelles

Bonjour à tous,

Je tiens à commencer par remercier Marie Paule Eskenazi et son équipe de l'asbl « Tourisme autrement » de m'avoir confié le soin d'inaugurer les midis du Tourisme Autrement. Elle m'en voit très honoré.

Merci aussi à l'atomium de nous accueillir chez eux et aux éditions De Boeck d'avoir publié mon livre.

Merci à tous d'être venus aussi nombreux. J'avoue être impressionné, n'étant pas un habitué des conférences. A vrai dire, c'est la première de ce type où je suis le seul à intervenir. Dans les colloques universitaires, il y a parfois plus d'intervenants que de personnes dans l'assistance.

I. Présentation personnelle.

Je vais commencer par me présenter pour que vous sachiez un petit peu d'où je parle et puissiez mieux appréhender ce que je vais dire. Je suis économiste de formation. Ma thèse de doctorat en économie comportait une forte dimension économétrique, c'est à dire de modélisation mathématique. En fin de doctorat d'économie, j'ai complété cette formation par des études de philosophie.

Je travaille sur le tourisme depuis 1998 et comme j'ai toujours été intéressé par les questions Nord-Sud, j'ai naturellement orienté une partie de mes travaux sur la question du développement et des relations entre tourisme et développement.

J'ai été membre pendant plusieurs années en France du Conseil National du Tourisme, un organe de conseil des ministres en charge du tourisme en France. Et une des commissions du Conseil m'a demandé en 2002 de réfléchir sur les relations existant entre éthique et tourisme. Une concrétisation de ces réflexions a pris la forme d'un rapport officiel rendu au Conseil début 2005. C'est ce travail qui a servi de colonne vertébrale au livre publié en 2009 aux éditions De Boeck.

En parallèle, j'ai très vite ressenti le besoin de me confronter au terrain et à son caractère vivant et imprévisible. Une première manière de le faire est d'essayer de valider empiriquement ses connaissances théoriques et une seconde est d'agir soi-même.

J'avoue que j'ai surtout choisi la seconde et me suis investi au sein de nombreuses associations. Par exemple, j'ai fait partie pendant près d'une dizaine d'années d'une association française dont j'ai démissionné de la présidence il n'y a qu'un peu plus d'un an. Son nom est « Tourisme et Développement Solidaires » et elle organise, en partenariat avec des communautés rurales du Burkina-Faso, du Bénin, du Mali et

d'Equateur, un tourisme intégré et équitable, dont les bénéfices sont gérés collectivement par les villages récepteurs.

L'association étant elle même très impliquée dans différents collectifs comme la Plate-Forme française pour le Commerce Equitable (PFCE), ou l'Association pour le Tourisme Equitable et Solidaire (ATES), qui est un collectif français d'associations de tourisme équitable, j'ai été amené à m'impliquer également au niveau de l'administration de ces collectifs, et plus particulièrement sur les questions d'évaluations et de certification des organisations de commerce équitable et de tourisme équitable.

Aujourd'hui, j'ai concentré mon investissement associatif essentiellement sur deux structures : d'une part, Echoway, une association qui fait la promotion gratuite sur Internet d'expériences de tourisme équitable, solidaire et écologique et de l'ATES, le collectif français dont j'ai déjà parlé.

L'action de terrain a fait naître en moi de nombreuses questions sur l'objectif ambigu poursuivi par les associations de tourisme équitable qu'est le développement, sur son bien-fondé, sur la pertinence du chemin suivi pour l'atteindre, sur les résultats obtenus,...

II. La problématique du temps

Mais venons-en au contenu même de mon intervention que je vais commencer par une anecdote. Il y a quelques années, j'étais en vacances au Vietnam en famille et une fois sur place, nous avons choisi de participer à un voyage organisé pour visiter pendant trois jours le Delta du Mékong. Alors dans le dépliant de l'agence, il était question de « paisible delta », « de lentes et de tranquilles promenades en bateau », de balades en vélo pour rencontrer des locaux, pourtant, le souvenir que nous avons gardé de cette première expérience de voyage organisé est tout autre : des visites au pas de charge, l'impression d'être toujours en train de courir, certaines activités ayant même été abandonnées par manque de temps, et beaucoup de temps passé dans les transports et notamment en car. Aucun moment n'a été consacré à l'échange que ce soit avec les locaux ou au sein du groupe de touristes qui comprenait quand même cinquante personnes pour un seul guide qui se démenait pour réduire l'inévitable inertie d'un groupe de 50 personnes.

Comment comprendre qu'un circuit soit organisé de la sorte ? Etait-ce un manque d'expérience de l'agence ? Pas du tout, d'ailleurs les agences proposent toutes les mêmes circuits dans le delta et y envoient des milliers de gens chaque année. Etait-ce parce que l'agence voulait en donner au touriste-consommateur pour son argent en lui montrant un maximum de choses en un minimum de temps ? Sans doute et il est même probable que la grande majorité des touristes du groupe furent satisfaits de cette prestation. Je n'ai pas fait d'enquête à l'époque puisque j'étais en vacances mais je le regrette aujourd'hui car cela aurait été intéressant de le savoir. Pourquoi est-il

probable qu'ils ont apprécié ? D'une part, parce beaucoup jugent la valeur d'un circuit en fonction du nombre d'activités proposées et de choses vues et d'autre part et peut-être surtout parce que cela correspond à la manière actuelle de l'homme d'habiter le temps et l'espace : il cherche à remplir complètement sa vie, à ne laisser aucun moment de vide, d'inutilisé, d'inutile. Il est primordial que la moindre parcelle de temps soit remplie y compris pendant les vacances. Tout est préférable plutôt que le vide.

Ne sommes-nous pas toujours en retard, à courir, sans savoir où l'on va, après un temps qui passe de plus en plus vite ; pas seulement parce que nous vieillissons, mais aussi parce que notre emploi du temps se remplit sans cesse, plus vite que nous ne pouvons agir, du fait d'un empilement de tâches dont la réalisation est sans cesse interrompue par d'autres tâches, nous obligeant à zapper sans cesse d'une activité à une autre et à morceler notre journée en une multitude d'instantanés sans consistance. Et paradoxalement, plus nous disposons de moyens technologiques perfectionnés nous permettant objectivement de gagner du temps, plus nous en manquons subjectivement.

Comment en sommes-nous arrivés à cette situation non seulement absurde, mais également dangereuse pour l'homme ? En fait, nous avons perdu le temps à partir du moment où nous avons décidé de le mesurer précisément (cela commence avec l'invention de l'horloge mécanique en Europe au 13^{ème} siècle en passant par le taylorisme en 1882 lorsque les ouvriers ont commencé à être chronométrés) avec pour objectif d'accroître la vitesse, la productivité du travail et les profits économiques. A partir de là, le temps a accru son emprise sur la vie des hommes, les poussant à tout faire plus vite.

Savez-vous que les piétons marchent de plus en plus vite ? Que nous parlons de plus en plus vite en comprimant les mots, les syllabes et les phrases. Il en résulte un individu "en temps réel", bien décrit par la sociologue et psychologue, Nicole Aubert dans son livre intitulé « le culte de l'urgence » : derrière l'apparence de maîtrise du temps, « se cache souvent un individu prisonnier du temps réel et de la logique de marché, incapable de différencier l'urgent de l'important, l'accessoire de l'essentiel » (Aubert 2003 : 24). Shooté en permanence à l'urgence, « sorte d'amphétamine de l'action qui permet de vivre plus fort, plus intensément », l'individu s'impose un temps objectif et abstrait qui ne correspond plus à celui de la vie humaine et de ses besoins et, accentuant la rupture avec la Nature, néglige son horloge biologique interne qui dépend principalement des mouvements de la Terre. Le prix à payer est donc à la fois écologique et humain. Les menaces sont autant sociales (le manque de temps ne permet plus d'échanger) que politiques (la démocratie suppose réflexion, discussion, et échange). Elles sont aussi psychologiques, car cette évolution de notre rapport au temps, peut détériorer notre santé physique et mentale selon des formes plus ou moins graves. Nicole Aubert les a mises en évidence à partir de son expérience approfondie

du monde de l'entreprise : migraines, mal de dos, insomnies, mais aussi irritabilité, nervosité, perte de capacités relationnelles, voire hystérie ou plus grave : vieillissement, soudain et prématuré, [...] croissance des taux de divorce, dépression ou même la mort par surmenage ou suicide (Aubert 2003 : 107-179).

Sans aller jusqu'à ces conséquences les plus néfastes, cette prépondérance du présent et de l'instant, de l'immédiat, le sentiment de puissance généré par l'illusion d'ubiquité, l'affranchissement face au temps nous placent dans une position d'insécurité existentielle. Comme l'affirme Milan Kundera dans la lenteur, son premier roman écrit en français « quand les choses se passent trop vite, personne ne peut être sûr de rien, de rien du tout, même pas de soi même » (Kundera, 1995 : 159). Cela nous empêche d'exister, car l'existence comme le projet ne peuvent s'inscrire que dans la durée consciente. Et notre incapacité actuelle à habiter le temps est une incapacité à nous penser et donc à être, incapacité qui est à la fois, symptôme, cause et conséquence de la crise que nous vivons actuellement.

III. La crise ontologique

C'est pour cette raison que je qualifie cette crise d'ontologique car elle touche au plus profond de notre manière d'être au Monde, à la fois dans le temps et dans l'espace, à la fois dans nos relations aux autres et à la Terre. Nous n'avons pas affaire à une crise écologique doublée d'une crise économique, c'est d'abord une crise anthropologique, c'est-à-dire une crise de la rationalité humaine dont nous sommes d'une certaine mesure responsables.

Est en cause le système technico-économique que nous avons construit et que nous continuons à promouvoir : productivisme et consumérisme, qui supposent que le bonheur réside dans l'accumulation quantitative de biens, exigent de travailler toujours plus et toujours plus vite. C'est un fait que la vitesse est inscrite au cœur même du système capitaliste : les taux de profit dépendent de la vitesse de circulation de l'argent dans l'économie qui ne cesse de croître. Et l'on assiste au sein de l'entreprise à un phénomène de compression du temps, des hommes et des compétences : il faut toujours faire plus avec toujours moins pour satisfaire à l'obligation de croissance économique sur laquelle repose l'ensemble de notre système.

Dans son dernier livre intitulé « l'économie ordinaire entre songes et mensonges », le politiste Gilbert Rist poursuit le travail de déconstruction des concepts économiques qu'il effectue depuis des années. Il essaie de comprendre pourquoi « l'ensemble des activités humaines sont désormais soumises à la logique économique » (p. 12). Afin de nous aider à nous libérer des contraintes qui nous sont imposées au prétexte de lois économiques inéluctables, il s'attache à montrer que « ces contraintes sont largement fictives et que les présupposés sur lesquels elles reposent sont souvent irréalistes. » (p. 12) Pour lui, l'économie n'est pas une science mais un ensemble de croyances, ce qui

est plutôt inquiétant d'une part, parce qu'il est très difficile de se libérer de croyances lesquelles sont profondément ancrées en nous.

A la suite de son enquête, il met donc en évidence que ces présupposés ne reposent sur aucune certitude mais se fondent sur de multiples réductionnismes : par exemple, seuls les échanges marchands sont considérés par l'économie ou encore, les hommes sont ramenés à leur seul rôle d'agent économique calculateur et optimisateur, cherchant en permanence à maximiser leur utilité dans tous les domaines de la vie, pas seulement au niveau professionnel, mais aussi au niveau amical ou amoureux. Considérer l'individu comme libre, autonome et autosuffisant est une aberration : « chacun n'existe que dans le regard de l'autre et dans sa relation à l'autre - sans oublier que les rapports sociaux (et les réseaux sociaux) sont aussi des relations de pouvoir. » p. 67

Par ailleurs, bien que l'on sache maintenant depuis quarante ans qu'une croissance indéfinie et illimitée est impossible car elle repose essentiellement sur le prélèvement de ressources non renouvelables en niant la loi physique de l'entropie croissante (qu'on peut résumer comme constatant une perte irréversible d'énergie utilisable dans le temps), nous continuons à faire comme si de rien n'était et refusons de nous préparer à la fin annoncée du pétrole malgré les alertes de plus en plus nombreuses qui sont lancées non pas par des écologistes extrémistes mais par plein d'organismes tous plus sérieux les uns que les autres. Dernier exemple en date, le département d'analyse stratégique de l'armée allemande vient de publier un rapport d'environ 90 pages sur les conséquences géopolitiques de la raréfaction prochaine du pétrole et évoque des tensions mondiales, la faillite possible d'états, des risques pour la démocratie. Un groupe de réflexion européen prévoit de violentes explosions sociales, des migrations massives des résidents des pays les plus frappés par la crise et l'apparition de semi guerres civiles. Ne pas se préparer à cette fin fait assurément courir à l'humanité des risques importants.

C'est que l'obligation de croissance (tous les hommes politiques ont ce mot à la bouche) a pour corollaire une décroissance accélérée des ressources au point de menacer le bien-être collectif (on peut citer à la suite de Gilbert Rist « la fin programmée du pétrole bon marché, l'érosion des sols, la désertification, la raréfaction de l'eau douce, le déboisement des forêts, la pollution de l'air, l'épuisement des ressources halieutiques, la diminution de la biodiversité » (p. 168)

Pourquoi refuser ce constat ? Pour Gilbert Rist, c'est parce qu'il est difficile de se défaire de cette vision simplifiée et confortable du monde. L'économie est parvenue petit à petit à rendre vrai ce qui n'était au départ qu'une norme à laquelle peu de gens se conformaient et croyaient : « les êtres humains ne sont pas naturellement rationnels et ne poursuivent pas nécessairement leur intérêt propre, mais placés dans un contexte concurrentiel qui sanctionne durement ceux qui refusent de jouer le jeu –

ils finissent (pour la plupart) par se conformer aux attentes du système et justifient ainsi la théorie sur laquelle il est fondé. » p. 160-161

Pour le journaliste du Monde Hervé Kempf, si le système ne change pas de trajectoire, c'est aussi parce que le système est piloté par une caste de dirigeants « qui n'a plus aujourd'hui d'autre ressort que l'avidité, d'autre idéal que le conservatisme, d'autre rêve que la technologie » (Kempf 2007 : 9). Pour le philosophe Dominique Bourg, ce qui est en cause c'est l'imaginaire occidental de la transgression des limites dont « le fameux mythe de la croissance est l'expression la plus englobante » (Bourg 2009).

Alors comment sortir de ce système aberrant qui repose exclusivement sur la croissance économique et ne tient pas compte des limites physiques de la planète et des limites psychiques de l'homme, qu'il épuise tous deux tout en accroissant les inégalités sociales. Comment stopper cette fuite en avant adoptée ou rêvée par presque toutes les sociétés humaines ?

Puisque nous entretenons des relations essentiellement techniques, économiques et scientifiques avec le monde, finalement, ce sont des relations d'exploitation et de contrôle que ce soit avec la Terre ou avec ses habitants.

Les racines sont profondes : dès Aristote, la science a commencé à se dégager de l'éthique mais c'est surtout à partir du 18^{ème} siècle que la rupture affective entre l'homme et le monde s'est consommée. L'homme s'est retiré affectivement du monde afin d'être objectif et porte désormais sur les choses matérielles, sur autrui, et même sur son propre corps, un regard détaché ouvrant la voie au développement de la science moderne et de la technologie qui en résulte. Et de ce fait, la modernité se caractérise également par le projet d'exprimer la totalité des objets de connaissance en langage mathématique et la mesure chiffrée est devenue l'expression la plus ultime de l'objectivité et du détachement de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que notre époque soit caractérisée par le paradigme de l'évaluation, qui vient de la mesure et du calculable en cohérence avec l'idéologie de la performance et de la productivité qui imprègne le monde actuel. Tout est évalué, soupesé, les structures, les politiques, les actes, les professions, les hommes, les étudiants,...J'entends ici l'évaluation dans son sens le plus large et le plus courant, à savoir comme l'attribution d'une valeur : il s'agit en réalité d'une validation, d'une notation. L'évaluation s'apparente alors à une opération de contrôle. Le contrôle est rendu nécessaire par la méfiance et le manque de confiance vis-à-vis d'autrui, supposé n'être guidé que par son intérêt propre.

En devenant le critère principal qui organise notre vie dans toutes ses dimensions, l'efficacité transforme tout en moyen devant concourir à cet objectif d'efficacité, la Terre et ses ressources comme l'homme lui-même. L'homme a perdu le caractère sacré qui est le sien et qui n'aurait jamais du cesser de l'être en devenant un moyen et non plus une fin en soi. Il en est de même avec la Terre.

IV. L'éthique

Comment changer les rapports utilitaires et techniques que nous entretenons avec autrui et avec la Terre ? Je pense que nous sommes dans la situation qu'Albert Einstein évoque quand il dit qu' : « il y a des problèmes que nous ne pouvons résoudre si nous conservons la même manière de penser que celle qui les a produits » (traduction de Gilbert Rist p. 215). Par conséquent, la réponse ne peut pas être uniquement d'ordre technique, elle est d'abord philosophique et éthique.

Evidemment, qu'il ne s'agit nullement de revenir en arrière en succombant au fantasme régressif du retour à la matrice originelle, selon l'expression d'Augustin Berque, surtout que cette nostalgie peut aisément se transformer en pulsions identitaires dangereuses et contraires à l'éthique, mais bien d'inventer de nouvelles manières d'être au monde à partir du monde tel qu'il est aujourd'hui et de se projeter vers l'avenir en construisant un projet éthique, en nous posant dans le Monde comme des êtres éthiques et conscients de l'être.

Nous entendons l'éthique non pas comme le respect aveugle de règles morales mais bien comme un exercice de liberté, comme l'expression d'une intention et d'un projet au sens que lui donne Paul Ricoeur (Ricoeur 1990). Pour lui, l'éthique est la visée d'une vie bonne, c'est un choix de vie vers et pour les autres. Cette attitude suppose à tout moment de s'interroger sur son comportement, d'examiner sa vie et privilégie la réflexion personnelle et l'esprit dans lequel on agit. L'éthique associe raison et sentiment et se fonde sur deux principes fondamentaux :

Le premier principe, c'est le souci de la personne humaine. La personne humaine est sacrée et irremplaçable. Elle est une fin en soi. Il n'est donc pas possible de considérer la personne humaine comme un moyen pour satisfaire une fin. C'est le fondement premier de l'éthique. Ce respect suppose de reconnaître autrui comme son égal dans une absolue réciprocité mais également d'oser l'altérité, c'est-à-dire d'aller vers autrui.

Le second principe, c'est le souci de la Terre et du vivant. Ce second principe découle du premier : c'est bien parce que nous sommes humains que nous devons nous soucier de la Terre, en tant que notre demeure et du fait du lien existentiel qui nous relie à elle. C'est bien par respect pour l'humanité future que nous devons léguer à nos descendants une terre habitable humainement.

L'intention éthique se traduit par un rapport particulier au monde et aux autres qui permet de donner du sens à son action (quitter l'ontologie du comment pour celle du pourquoi), de gagner en liberté et en autonomie en devenant l'auteur conscient de ses actes. C'est aussi reconsidérer son rapport à la consommation et à la possession. C'est construire sa vie à partir des liens de solidarité qui unissent les hommes entre eux et des liens qui nous unissent à la Terre.

Evidemment, c'est très exigeant d'une part parce c'est choisir la position inconfortable d'un questionnement permanent et d'autre part parce que le plus souvent nous

n'avons pas de réponse concrète aux questions que nous nous posons lorsque nous essayons de traduire notre projet éthique en actes concrets.

Les principes peuvent être faciles à intégrer intellectuellement mais bougrement difficiles à mettre en œuvre. Surtout lorsqu'il s'agit de respecter quelqu'un dont on a l'impression que la réciprocité n'est pas vraie. Cela suppose assurément une certaine capacité au décentrement et à l'oubli de soi. Il n'est pas sûr qu'il soit plus facile de modifier notre relation à la nature, ce qui passe également par un certain décentrement. Il s'agit pour l'homme d'arrêter de se considérer comme étant le centre du monde. Nous ne sommes ni au dessus ni extérieur à la Nature. Celle-ci est en nous comme nous sommes en elle ce qu'illustre bien la phrase du géographe Ellysée Reclus, « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ».

Finalement, l'éthique implique de revoir notre manière d'être dans le monde à travers un double décentrement : un décentrement par rapport à soi en tant que résultant d'une histoire individuelle, sociale et culturelle, et un décentrement par rapport à soi en tant qu'homme faisant partie du vivant. Ce double décentrement est une condition de la rencontre avec l'altérité humaine comme avec l'altérité non humaine et c'est aussi la condition d'un recentrement ultérieur afin d'être soi.

Mais vous allez me dire qu'en est-il du tourisme dont finalement, je n'ai parlé que très peu directement jusqu'à présent alors que le temps qui m'est imparti a passé tellement vite qu'il ne doit plus m'en rester beaucoup. Mais je vais quand même en dire quelques mots avant la pause repas.

V. Le tourisme

Comment le tourisme est-il concerné par l'éthique ? Une première manière de répondre, c'est de considérer qu'il est concerné par l'éthique au même titre que toute activité humaine. Ensuite, on peut aller plus loin, en affirmant que le tourisme l'est plus que toute autre activité humaine. D'abord parce qu'il se traduit par une rencontre avec l'altérité : le phénomène touristique est interpellé dans son existence même par la question du rapport à l'autre et par celle du rapport à l'ailleurs, lieu autre que celui où réside le touriste.

L'éthique est recherche de l'altérité, voyage, rencontre et réciproquement comme le dit l'ethnologue Franck Michel, le voyage, c'est réapprendre à douter, à penser, à contester, c'est-à-dire à exercer son libre arbitre et la liberté, propre à l'homme, de pouvoir choisir. Par conséquent, le tourisme est une activité éthique par excellence. Et d'une certaine manière, en vous parlant d'éthique, je vous parlais aussi de tourisme.

Enfin, c'est justement parce que « son commerce se bâtit sur de belles valeurs : celles de l'échange, de l'hospitalité, de l'ouverture, de la nature préservée » pour reprendre les mots de Jean-Marie Joly du Groupe Développement (Joly 2001 : 24), que le tourisme, plus que toute autre activité humaine, se doit d'être irréprochable et exemplaire. Pour cet auteur, choisir l'éthique pour un entrepreneur touristique, c'est choisir « une voie

de dignité, de liberté et de responsabilité » (p. 28) mais c'est aussi la voie de l'audace et de la prise de risque. Choisir cette voie, ce n'est pas seulement vouloir être responsable des actes commis et de leurs conséquences (le respect d'autrui dans les relations de travail et dans les relations commerciales, l'impact de l'activité sur l'environnement), c'est également s'interroger sur les actes souhaitables dans le sens de l'éthique (par exemple, les mesures non prises pour lutter contre le tourisme sexuel, la conception des séjours) et construire son projet de vie et d'activité sur une base éthique (par exemple, le développement des communautés rurales des pays du Sud).

Face aux conséquences potentiellement négatives du phénomène touristique, ONG et institutions internationales ont initié un mouvement appelant à se soucier d'autrui et de l'environnement. Déclarations et chartes proposées dans ce sens ont été nombreuses, dressant un cadre déontologique multiforme pour le tourisme. Ces initiatives déontologiques s'inscrivent le plus souvent dans une démarche plus centrée sur l'économie que sur l'éthique : il s'agit essentiellement de ne pas tuer la poule aux œufs d'or et donc de préserver les ressources naturelles et culturelles afin que l'activité touristique puisse perdurer.

Les codes de conduite à l'initiative des entreprises s'attachent plus encore à la dimension environnementale des recommandations, car les mesures associées sont souvent porteuses d'économies substantielles permettant de compenser le coût de celles-ci. A partir de là sont nées une grande variété d'expressions pour désigner ces nouvelles formes de tourisme : tourisme durable, écotourisme, tourisme responsable, tourisme équitable que nous ne prendrons pas le temps de distinguer ici.

Mais l'on peut dire que depuis près d'une quinzaine d'années, le concept de tourisme durable est devenu incontournable, porté par la vague de fond du développement durable qui constitue la référence obligée de tout discours universitaire ou politique, devenant la solution miraculeuse permettant de faire face aux différentes conséquences négatives qu'implique la diffusion massive de l'activité touristique sur la planète.

Il ne faut pas confondre ces codes déontologiques avec l'éthique telle qu'on l'a définie qui comprend une dimension essentielle qui est la conscience. C'est pour cela que l'éthique suppose un questionnement contrairement au simple respect de règles déontologiques.

En réalité, c'est du fait d'un défaut d'éthique ou peut-être d'une incapacité à sortir d'une approche technique que la morale déontologique ou réglementaire devient nécessaire, ainsi qu'une mesure quantifiée d'indicateurs, utiles pour décrypter les relations complexes de causalité liant nos actes et leurs conséquences. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille abandonner l'éthique pour la déontologie. Au contraire, l'exigence d'éthique doit être plus forte encore.

Et si certains en appellent à plus de cohérence, à l'harmonisation et à l'unification universelle des principes, des critères et des méthodes, notamment à travers des projets

mondiaux de labellisation, réaliser leur programme serait assurément aller contre l'éthique, l'enfermant et la réduisant plus encore par un appauvrissement de la diversité fonctionnelle des différents codes déontologiques.

Sans être la même chose que l'éthique, commencer par la déontologie peut aussi, parfois, suite à une prise de conscience progressive, amener à l'éthique.

Au niveau des entreprises, l'intérêt pour le tourisme durable est des plus variables et il est possible de rencontrer toute la gamme possible des attitudes. Certaines, trop rares, suivent une direction affirmée avec des objectifs établis, traduisant une progression et exprimant une certaine cohérence entre les mesures prises et avec les objectifs poursuivis, et ce, malgré les difficultés économiques que peut rencontrer le secteur du tourisme. Mais la très grande majorité des opérateurs touristiques généralistes semblent pris, dans un système de contraintes économiques, toujours prioritaires par rapport aux autres considérations, lesquelles ralentissent la mise en œuvre des intentions exprimées dans le sens de la responsabilité.

Le journaliste Pascal Canfin, dresse un constat sévère de la situation française des voyagistes en 2008, « la politique de développement durable de Fram, Marmara, Donatello, Look Voyages, Selectour ou encore Asia se limite à signer des chartes sans engagement, à monter des partenariats de sensibilisation avec des ONG comme Ecpat contre le tourisme sexuel et à expérimenter quelques « bonnes pratiques » isolées, mais sans ambition de les généraliser. Le rythme général de progression des politiques de RSE des grands voyagistes [...] comme Nouvelles Frontières, Club Méditerranée, Thomas Cook ou Kuoni, et de grands hôteliers comme le groupe Accor ou Pierre et Vacances reste très insuffisant au regard des enjeux ». Il est vrai qu'hormis les opérateurs touristiques membres de l'ATES ou d'ATR (Agir pour un Tourisme responsable), peu d'entreprises françaises élaborent leur stratégie comme l'expression d'une intention éthique, la plupart prenant quelques mesures partielles et opportunistes soit humanitaires, soit environnementales.

J'ai assisté vendredi dernier à la soutenance de mémoire d'une étudiante de master 2 qui venait de le constater chez le voyagiste où elle a fait son stage : « Mettre en œuvre un projet en collaboration avec les populations locales et leurs représentants, nécessite une présence sur le terrain et du temps [...] et il apparaît que cet investissement en termes de temps, sans retombée économique directe pour le voyagiste, n'est que peu conciliable avec un calcul en termes de coûts/bénéfices et d'exigences de rentabilité qui régissent une telle structure commerciale. » Voilà la question du temps qui revient en force. Pour parler du temps, dire que la disponibilité temporelle est non seulement une condition nécessaire à toute démarche éthique, mais qu'elle en est même constitutive, est loin d'épuiser la problématique des relations entre le temps et le tourisme.

En début d'intervention, nous avons largement insisté sur le besoin que nous avons de remplir le vide par la vitesse, l'immédiat, l'instantané, c'est-à-dire, la négation de la

profondeur du temps. Pourquoi ? Que cherche-t-on à oublier en allant plus vite ? Et si Pascal avait raison en constatant notre incapacité à demeurer en repos dans une chambre ? Ne cherche-t-on pas à nous divertir de notre misérable et humaine condition ? Le mouvement ne nous évite-t-il pas le vertige de nous retrouver face à nous-mêmes et d'oublier l'angoisse de notre propre vide, de notre propre mort ?

Le tourisme n'est-il pas finalement l'expression même de cette fuite de soi-même dans le divertissement, qui nous empêche d'être nous-même et qui n'apporte aucun apaisement du fait du caractère insatiable de l'homme et que l'on peut rapprocher d'une autre fuite en évoquée précédemment, celle de la poursuite sans fin de la croissance économique. Et c'est pour se divertir que l'homme contribue à épuiser les ressources énergétiques, notamment pétrolières et concourt au réchauffement climatique (rappelons que les transports représentent 75% des émissions de CO₂ du tourisme, lesquelles pèsent pour 5% du total des émissions de CO₂ en 2005 (OMT 2008 : 33). Et s'il est bien une contradiction majeure et en apparence insoluble dans la question des relations entre le tourisme et l'éthique, c'est celle-là ? Car à l'heure actuelle, il est impossible de se déplacer sans générer ces deux impacts (consommation de pétrole ou de ses dérivés et réchauffement climatique) sur la Nature étant donné que le système de transport que nous avons mis en place et que nous continuons de développer repose entièrement sur le pétrole. Tôt ou tard nous nous heurterons aux limites physiques de la planète surtout que le mode de vie occidental se diffuse sur l'ensemble de la planète au point que les différentes mesures scientifiques ne pourront que retarder l'échéance et ne devraient pas constituer une véritable solution de même qu'infléchir nos comportements.

Alors ? Allons-nous devoir renoncer au tourisme ? À la mobilité ? Faudra-t-il partager équitablement la possibilité de se déplacer en instaurant des cartes individuelles de permis d'émissions de gaz à effets de serre ? Malgré tout ce que le tourisme est susceptible de nous apporter en termes d'ouverture sur autrui et le Monde ? Je vous avoue que je serais le premier à en souffrir mais je ne cesse de réfléchir à cette question.

Ou alors faut-il faire le choix d'utiliser des modes de transports moins consommateurs d'énergie ? Partir moins loin ou plus longtemps ? Pratiquer le slow tourism, prendre le temps de s'immerger dans un lieu donné pour le découvrir ainsi que ses habitants, se rendre disponible ? Vous constaterez que nous sommes à nouveau renvoyés à la question du temps qui est décidément incontournable.

Finalement, le véritable voyage touristique n'est-il pas celui qui passe par le fait de s'arrêter de courir pour enfin percevoir, pour enfin exister, pour retrouver l'étonnement, la créativité et l'imagination et permettre la rencontre avec le mystère du divers ? C'est Victor Segalen, poète-voyageur qui s'était prononcé contre le divertissement pascalien et pour la découverte du Divers. Il avait proposé le terme d'exote pour désigner celui qui va voir ailleurs sans se satisfaire de la superficialité

d'une visite touristique, celui qui va ailleurs non pas pour se divertir mais pour se décentrer, pour aller au-delà de lui-même afin de mieux se trouver. Et cela ne peut-il pas se faire n'importe où, y compris à côté de chez soi, dans notre monde quotidien ?

En tout état de cause, si la résolution de la crise que nous rencontrons passe par de nouvelles modalités d'être au monde, leur substitution aux anciennes ne pourra se faire que dans la durée dans le cadre d'un cheminement personnel et collectif.

De ce point de vue, l'homme (notamment l'homme occidental) a beaucoup à apprendre du monde et des autres, mais, pour cela, il doit abandonner toute arrogance pour oser véritablement la rencontre. C'est peut-être là que pourrait ou devrait se situer l'apport essentiel du tourisme à la résolution de la crise ontologique que nous vivons, en étant aussi, paradoxalement, potentiellement porteur d'une réduction de la mobilité générale à travers un travail intérieur de reconstruction de notre rapport au monde, d'acceptation de notre humaine condition et de réinvention d'un bonheur étranger à l'accumulation de biens, qui soit à notre dimension et à notre portée, réinvention qui pourrait peut-être s'inspirer de la juste mesure aristotélicienne ou de l'ataraxie d'Épicure qui consiste à limiter volontairement ses désirs pour arriver à la sérénité.

Bernard Schéou, Théza, 19 septembre 2010

Références bibliographiques :

- Aubert, N. (2003). Le culte de l'urgence. La société malade du temps. Paris, Flammarion.
- Bourg, D. (2009). La croissance verte est-elle un leurre. *Télérama*. Paris: 38-42.
- Joly, J.-M. (2001). Privilégier l'être humain. *Tourisme, éthique et développement*. P. Amalou, H. Barioulet and F. Vellas. Paris, L'Harmattan: 23-50.
- Kempf, H. (2007). Comment les riches détruisent la planète. Paris, Seuil.
- Kundera, M. (1995). La lenteur. Paris, Folio.
- OMT (2008). Climate Change and Tourism. Responding to Global Challenges. Madrid, OMT-UNEP-WMO.
- Ricoeur, P. (1990). Soi même comme un autre. Paris, Seuil.
- Rist, G. (2010). L'économie ordinaire entre songes et mensonges. Paris, Les Presses SciencesPo.
- Segalen, V. (1999). Essai sur l'exotisme. Paris, Le livre de poche.